

NOS NUITS ? SONT PLUS BELLES QUE VOS JOURS ?

Tard le soir, alors que j'étais dans les rues de New-York, je croisais le chemin d'un employé de la fonction publique passant le balai sur les trottoirs d'une avenue déserte. Toutes les lumières de la rue se réfléchissaient sur son habit, laissant la vague impression d'une émanation lumineuse issue de son corps comme une percée dans l'obscurité pareil à ses personnages croisés dans les rêves, justifiant de leurs présence simplement par cette clarté les élevant au statut de signe.

C'est à dessein que je prends ce ton mystique pour relater ce non-événement. Quoi de plus banal que de croiser un·e employé·e de la fonction publique s'affairant à sa tâche lorsque les rues sont vides de l'agitation citadine ? Dans Roma de Fellini, il y a cette très belle scène d'un ouvrier qui, dans le silence de la nuit, travaille à la soudure de rails de tramway, ce moment succède à la très bruyante scène d'un repas aux terrasses de la même rue ; on n'y entend que le son de la soudure entrain de se faire, à l'image les éclats de lumière projettent l'ombre de l'ouvrier sur les bâtiments alentours et il y a un doute, ce travailleur est peut-être un technicien du plateau qui répare ou construit un élément du décor studio, ou alors il est un élément de la fiction un acteur jouant le rôle d'un ouvrier réparant la voirie romaine ? Mais voilà ce doute, cette indistinction crée une aura de mystère autour de cette figure faite signe pouvant basculer à tout moment d'un côté à l'autre du voile qui sépare la réalité de la fiction.

Ce voile, peut-être quelque chose comme l'oubli, car n'est-ce pas eux-elles qui caché-es aux regards des employé-es de bureau de la grande entreprise s'affaire à rendre le décor vivable ?

Et nos grandes tours de verres, nos rues, nos cafés, nos open-space, peut être ne sont-ils que les décors d'une fiction qui s'écrit jour après jour, à travers nous, par nous. Ces ouvrier-es traversent continuellement ce voile, figure de l'oubli errant par manque de fortune entre un réel harassant et une fiction dont il font tenir la structure. *Alors ils-elles sont caché-es* on se rend compte qu'ils-elles sont caché-es lorsque le matin dans le tramway, au retour d'une

nuît passée à faire la fête on constate avec distance qu'ils ne dorment pas, comme nous, d'avoir trop bu et d'un manque volontaire de sommeil mais qu'ils somnolent de ne pas avoir assez dormi, le visage encore fatigué d'une nuit finie trop tôt.

Le tramway de 4 h est l'espace circonscrivant la communauté temporaire de ceux·celles qui somnolent, tous et toutes plongés dans un sommeil qui ne répare pas mais qui a pour tâche de faire oublier, volontairement ou pas, la nuit de fête qui touche à sa fin, ou la journée de travail qui commence. Deux oubliés de natures relativement différentes ayant pour objet un même traumatisme : la nécessité de se soustraire à ce temps mécanique au sein duquel se déroule nos vies. Si l'oubli de ceux·celles qui n'ont pas dormi prend en charge la réintroduction de ces derniers·es dans le flux temporel quotidien faisant des moments d'ivresse une exception, un « j'aurais pas dû », l'oubli de ceux·celles qui n'ont pas assez dormi est peut-être une fuite, un prolongement d'une nuit avortée, un « j'aurais préféré ».

L'espace intime du songe toujours coincé dans l'état de l'obligation : on ne préfère rien à un devoir, ou il faut s'en faire un devoir de l'oublier.

Je me rappelle d'une nuit sous le toit d'un entrepôt désaffecté, alors qu'avec mes ami·es nous dansons, buvons et fumons frénétiquement, que l'on boit et fume beaucoup je m'assois face à un grand mur sur lequel est tagué « nos nuits sont plus belles que vos jours ». Je me dis que c'est l'heure de rentrer, que vos jours me rattrapent et qu'il n'y a rien à y faire, je vais devoir me frapper d'oubli. Dans le premier tramway je croise la même communauté d'amnésiques qu'à chaque fois que je sors tard, il faut que je rentre que je prenne une douche que je me parfume pour aller au travail – bien sûr, je ne pourrais pas réparer ces cernes qui ornent mon visage, je prétexterai une nuit difficile. Lorsque je me présente devant mon patron, j'espère ne plus trop sentir la cigarette froide et l'alcool bon marché, je me suis fait nouveau, marque du sceau de l'oubli ; vers 10h je n'aurais pas du mes yeux se ferment inconsciemment et ma tête balance d'un côté

à l'autre. Somnolant je me dis que « nos jours devraient être aussi beaux que nos nuits le sont » que si c'étaient nos jours justement on les rendraient aussi beaux que nos nuits sont belles – du moins on apporterait un peu de nuit à nos jours.

En les opposant de telles manières, il semble qu'on réduise la nuit aux cauchemars et rêves, aux désirs secrets et le jour à la logique implacable de l'agencement neo-libéral. Nécessairement l'éternel combat, motivation principale de tous les contes pour enfants, entre le jour et la nuit continue de se mener avec une logique différente ; si on a appris dès notre plus jeune âge que la lumière du soleil est la force du bien qui balaye d'une vérité primordiale la surface du globe, il semble que les jours dans lesquels nous vivons tiennent plus de l'éclairage cru du néon, lumière qui en frappant notre corps lui fait prendre la couleur verdâtre du cadavre – la nuit nous sommes des spectres, le jour des mort-es vivant-es. Ce qui départage cet aller-retour d'une forme à l'autre, c'est ce voile de l'oubli dont nous parlions plus tôt ; et quand tard la nuit, j'erre dans les rues de New-York et que je croise ce fonctionnaire en gilet jaune je me dis que le propre de l'acte révolutionnaire c'est justement de ne pas se laisser oublier, de traverser le voile ; là tout le temps comme une possibilité : un feu prêt à s'embraser pour laisser de nouvelles traces. Un jeu de pistes donc, signes déposés ici et là par des spectres d'un autre temps à l'usage des spectres du notre, mots murmurés milles fois répétés chaque fois précédé d'une nouvelle voix ; et lorsque nous levons le poing vers le ciel, geste antique, nous revendiquons, nous manifestons notre combativité, mais nous convoquons dans un acte rituel ceux-celles qui ne doivent pas rester les oubliés-es.

Dans la dernière scène de Roma, un groupe de biker-euses traverse la ville à pleine vitesse en passant à proximité des grands monuments, on entend juste le vrombissement incessant des moteurs tournant à plein régime qui se confond avec celui du vent. Cette nuée motorisée a l'air de sortir d'un autre temps d'être passée par une sorte de brèche pour faire irruption dans la fiction, à chaque monument passé la

horde s'agrandit de nouveaux cavaliers comme si les fantômes de ceux · celles qui furent les esclaves de ce temps attendaient au pied des édifices historiques le moment de leurs libérations, celui de leurs vengeances. Fort de ces nouveaux membres je l'imagine alors cette cavalerie de fantômes tenter à nouveaux de porter un assaut final à votre jour, de traverser ce voile qui les garde dans l'oubli à l'ombre des grands monuments.